

Zeitschrift: Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande
Band: 29 (1891)
Heft: 5

Artikel: Le père Michu
Autor: Saulière, Auguste
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-192162>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. [Siehe Rechtliche Hinweise.](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. [Voir Informations légales.](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. [See Legal notice.](#)

Download PDF: 16.05.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

CONTEUR VAUDOIS

JOURNAL DE LA SUISSE ROMANDE

Paraissant tous les samedis.

PRIX DE L'ABONNEMENT :

SUISSE : un an . . . 4 fr. 50
 six mois . . . 2 fr. 50
 ETRANGER : un an . . . 7 fr. 20

On peut s'abonner aux Bureaux des Postes ; — au magasin MONNET, rue Pépinet, maison Vincent, à Lausanne ; — ou en s'adressant par écrit à la *Rédaction du Conteur vaudois*. — Toute lettre et tout envoi doivent être affranchis.

CAUSERIES DU CONTEUR

2^{me} et 3^{me} séries.

Prix 2 fr. la série ; 3 fr. les deux.

Une bonne leçon

à Messieurs les bijoutiers, orfèvres, horlogers et autres marchands d'objets précieux.

Nous ne sachions pas que, pendant cette dernière période électorale, et préoccupés comme ils l'étaient de polémiques assez vives, nos journaux aient reproduit les lignes suivantes. Quoi qu'il en soit, on ne saurait leur donner trop de publicité.

« L'autre jour, au Palais-Royal, dit un journal de Paris, un bijoutier de grand renom voit entrer chez lui une dame fort élégante et tout à fait distinguée de manières ; cette dame fait son choix d'une admirable rivière de diamants, puis dit au bijoutier :

— Avant d'acquiescer cette parure, qui est d'un prix fort élevé, il faut que je la montre à mon mari et que j'aie son consentement, puisque c'est lui qui tient les cordons de la bourse. Faites-moi accompagner d'un commis en qui vous ayez confiance. Il vous rapportera la parure ou l'argent.

Le joaillier s'inclina, trouvant cela bien naturel, et le commis fidèle accompagna la dame.

C'était lui qui portait l'écrin.

Dans la voiture qui les emmenait, la belle dame conservait une réserve de bon ton ; elle ne disait pas un mot ; c'était, décidément, une femme du meilleur monde.

On arriva dans une maison très correcte.

Au premier étage, on entra, et la dame laissa le commis confiant dans l'antichambre, en le priant d'attendre et en se chargeant de l'écrin pour le montrer à son mari.

Or, cet appartement était tout simplement celui d'un aliéniste fameux, dont le nom est à chaque instant cité par la presse.

Sitôt qu'elle fut introduite dans son cabinet de consultation, la dame lui tint à peu près ce langage :

— Docteur, je vous amène un jeune parent à moi qui est atteint d'aliénation mentale. Il est dans l'antichambre et, comme ma vue l'impressionne péniblement, je vais me sauver pendant une

demi-heure et je reviendrai vous demander votre avis. Pendant qu'on le fera entrer dans votre cabinet, je m'en irai par là pour ne pas le rencontrer et vous pourrez l'examiner tout à loisir. Son idée fixe est très particulière : il se figure être employé chez un bijoutier et s' imagine qu'on lui a volé une rivière de diamants. C'est très pénible pour la famille, car mon parent est un charmant jeune homme que l'on voudrait bien marier. Vous me donnerez votre avis.

Et il fut fait comme elle avait voulu.

Le commis commençait à trouver le temps long, quand on le fit passer dans le cabinet du docteur.

Il chercha des yeux sa cliente et ses premiers mots furent pour dire :

— Madame a dû, sans doute, vous laisser une rivière de diamants...

— Connus, connus ! se dit le médecin.

Et, très paisiblement, il se mit à l'interroger sur ses antécédents héréditaires.

Le commis ouvrait de grands yeux et il réclama l'argent ou les bijoux ; voyant qu'on ne les lui donnait pas, il se mit à crier : « Au voleur ! » et fit une scène abominable.

Le docteur s'évertuait en vain à le calmer, et pendant que le domestique maintenait le faux aliéné, il rédigeait sa consultation dans le sens le plus pessimiste.

Quand il comprit la vérité, quand il reconnut que son malade était tout à fait sain d'esprit, la dame avait disparu.

Le mariage du Rhône.

Il nous tombe sous la main cette délicate fantaisie poétique dont nous ne connaissons pas l'auteur.

De Germain devenu Roman,
 Dans sa marche vive et sonore,
 Le Rhône, chez le roi Léman,
 Arrive un jour plus vif encore.

Sire, laissez-moi vous prier,
 Dit-il, de combler mon envie !
 Sire, je veux me marier :
 Chez vous trouverais-je une amie ?

Beau fils, nous saurons te pourvoir ;
 Nous avons d'aimables vassales.
 D'abord, selon notre pouvoir,
 Assemblons ces belles rivales.

Le Léman du cor a sonné :
 Les voici toutes de grand zèle.
 Peut-être ont-elles soupçonné
 Pourquoi le maître les appelle.

Avec orgueil, avec espoir,
 Soudain la Dranse est arrivée.
 La Savoyarde est belle à voir...
 Aussitôt qu'elle est bien lavée.

La Veveyse arrive à son tour,
 Bruyante, inégale, orageuse ;
 Mais l'hymen, non plus que l'amour,
 Ne craint pas trop l'humeur grondeuse.

Qui nous vient de ces prés fleuris ?
 C'est la modeste Chamberonne.
 Oh ! que son cœur sera surpris,
 Si son front reçoit la couronne !

Voyez descendre du Jura
 La noble et fière Promenthouse :
 C'est elle qui triomphera ;
 C'est elle qui sera l'épouse.

Non, non, de son rocher secret,
 Plus belle encore, voici l'Aubonne,
 Qui laisse en fuyant le regret
 Aux campagnes qu'elle abandonne.

Et toi, mon plaisir le plus doux,
 Ma poétique fantaisie,
 Venage, si j'étais l'époux,
 Aujourd'hui tu serais choisie.

D'autres encor viennent sans art
 Déployer leur grâce immortelle,
 Le Rhône hésite, et son regard
 Passant de l'une à l'autre belle :

« Sire, vous comblez mon souhait,
 Dit-il, mais vous voyez mes doutes :
 Choisir ! je n'aurais jamais fait,
 Et dans mon lit je les veux toutes.

« Je me sens le cœur assez grand
 Pour les aimer, pour les défendre.
 Dans les bras de leur conquérant,
 Malheur à qui viendrait les prendre ! »

Le Léman d'abord gronde un peu,
 Puis il apaise sa colère,
 Et de son large manteau bleu
 Il couvre l'amoureux mystère.

LE PÈRE MICHU

Tous les ans, au 1^{er} janvier, les petits polissons du village allaient respectueusement souhaiter la bonne année au père Michu. Mon ami André et moi, qui nous entendions déjà un peu à la politique, nous n'aurions pas manqué à ce devoir pour un cent de noisettes.

C'est qu'il ne faisait pas bon être mal noté dans les papiers du père Michu !

Garde-champêtre, il vous aurait fallu voir et admirer sa mine de conquérant. Une moustache grisonnante en broussailles, des yeux ronds sous des sourcils hérissés, le visage quadrillé de rides, une attitude de brise-tout qui révélait son ancien métier de militaire, la parole brève et le geste sec, voilà le portrait du terrible père Michu dans son ensemble.

Car il était terrible depuis qu'il portait la plaque de cuivre au bras et qu'il se croyait quelque chose dans le gouvernement. On n'est pas impunément fonctionnaire ; sa nomination l'avait transformé. Quel changement ! Le bonhomme de jadis était devenu rogue, dur, féroce aux pauvres gens ; il répétait vingt fois par jour, avec un orgueil intraduisible :

— Je suis l'autorité. Vous entendez ? Je suis l'autorité.

Au fond, le père Michu n'était effrayant qu'en paroles ; on lui riait au nez sans scrupule, et même il faillit perdre son nom patronymique de Michu par l'excès de sa vantardise. Il se targuait si souvent de représenter l'autorité, qu'on se mit à l'appeler plaisamment : *Monsieur de l'Autorité*.

Mais il était notre épouvantail, à nous autres garnements de la commune. Ce diable de garde-champêtre, comme certains saints du vieux temps, avait le don d'ubiquité ; il se trouvait juste à point dans tous les endroits où nous méditions quelque fredaine. Et il était ferme sur la consigne, allez ! en qualité de vieux soldat.

— Michu ? lui avait dit le maire en l'instituant gardien de la propriété d'autrui...

— Monsieur le maire ! répondit le grognard, qui se mit au port d'armes...

Le premier magistrat du village appartenait à la catégorie des âmes sensibles et humanitaires ; il mangeait volontiers des poulets, mais il ne les aurait pas tués. Il aurait été capable d'inventer la Société protectrice des animaux, tant il avait le cœur tendre ! Les oiseaux, surtout, le rendaient poétique ; les oiseaux, ces fleurs vivantes, gaieté et joie de la nature, bijoux de la création. Ce n'est pas lui qui parlait comme cela ; il n'aurait pas su ; mais, dès qu'il abordait ce sujet, il lui montait réellement aux lèvres de la poésie de campagne.

— Michu ?... recommença-t-il...

— Monsieur le maire ?... reprit également Michu dans la même pose interrogante.

— Et les oiseaux ?... As-tu songé aux oiseaux ?... Quelles mesures comptes-tu prendre ?

— Non, je n'ai pas songé aux oiseaux. Pourquoi aurais-je songé aux oiseaux ?... Et d'abord de quels oiseaux voulez-vous parler ?

L'officier de l'état civil regarda son garde-champêtre, lequel regardait son maire, et je ne vous saurais dire lequel était le plus ahuri des deux.

Le premier s'étonnait de n'être pas compris, le second de ne pouvoir comprendre. Maudits oiseaux ! qu'est-ce qu'ils venaient faire dans cette conversation ?

— Ignorant personnage ! s'écria le bourgmestre (je dis bourgmestre pour varier, mais c'est toujours du maire qu'il s'agit), la mission d'un garde-champêtre ne consiste pas

seulement à arrêter des maraudeurs. Aimes-tu les oiseaux ?

— Oui, avoua ingénument Michu, à la broche, rôtis à point, et bien bardés de bonne graisse.

— N'ajoute plus un mot, hérétique ! ou je te retire ta plaque. Les oiseaux dévorent les vers et les chenilles, suis-|bien ce raisonnement, — les vers et les chenilles rongent les moissons, — suis toujours le raisonnement. Ainsi donc, si on tue les oiseaux, on laisse le champ libre aux insectes nuisibles, qui se gobergent aux dépens du laboureur, et les paysans par conséquent sont ruinés. As-tu bien compris mon raisonnement ?

— Jusque-là, je le crois ; oui, très bien, monsieur le maire.

— Et qu'est-ce qu'ils font, les dénicheurs ? Pousse le raisonnement, toi, Michu, maintenant.

— Ils enlèvent les pauvres petites bêtes à plumes, et les chenilles mangent le meilleur du vert des fermiers. Il faut alors, — j'achève votre raisonnement, monsieur le maire, — il faut traquer les dénicheurs sans pitié.

Voilà comment Michu avait appris l'ornithologie. Mais c'est nous qui pâtimos de son nouveau savoir. Il surgissait de partout, dans les bois, dans les prés, dans les vignes ; il devinait tous nos projets et rompait toutes nos mesures. Rossignols, pinsons, linotes, chardonnerets, vous n'en auriez plus entendu chanter un seul dans toutes les cages de notre bourg.

Or, André était le plus enragé dénicheur que l'on connût à trois lieues à la ronde ; il avait le génie de la chasse aux couvées, il découvrait du premier coup d'œil quatre nids là où je n'aurais pas eu le talent d'en soupçonner un ; aussi passait-il maintenant des journées entières à ruminer des vengeances proportionnées contre Michu, ce damné Michu, qui faisait si sévèrement observer les prescriptions de M. le maire.

— Cela ne peut pas durer, me dit-il, un matin du joyeux mois de mai. Viens, partons, et je te promets qu'il ne rira pas ce soir, le garde-champêtre.

Taquer Michu, le narguer malgré sa plaque et son sabre, lui attirer quelque désagrément, cette pensée m'aurait donné des ailes. Puis, avec André, nous nous étions fait le serment de ne jamais nous quitter, nous nous serions suivis mutuellement jusque dans une prison, tant nous avions l'amitié héroïque !

Oui, je me rappelle que je fus très beau comme ami ce jour-là, car je me mis du complot sans demander des explications.

Cependant, en chemin, je m'arrêtai pour lui dire :

— Où allons-nous ?

Il se contenta de me répondre :

— Dénichier des rossignols.

— Oh ! j'en suis ! m'écriai-je d'enthousiasme.

Et je regardai mon camarade avec admiration, son audace chauffait la mienne.

André s'approche d'une haie d'aubépines, écarte les branches, et m'appelant près de lui :

— Tiens ! me dit-il, contemple !

— Quatre petits, et tout emplumés ! fis-je

en étendant la main. Deux pour toi, deux pour moi ; le partage est facile.

— Tu te trompes ; ils sont pour Michu.

Et, avant que j'eusse prévu ses noirs desseins, il l'étrangla froidement les petites bêtes, les unes après les autres.

Non, jamais je n'aurais cru André capable d'une action si criminelle. Je faillis le prendre aux cheveux, lui, mon plus grand ami, dans ma subite indignation.

C'est alors qu'il m'expliqua son plan, qui eut les suites que je vais dire.

Si Michu connaissait nos habitudes, nous n'étions pas moins au courant des siennes. Nous savions que tous les jours, lorsque le soleil était au plus haut, Michu, l'homme aux procès-verbaux, s'allongeait sur le bord de la petite rivière, au même endroit, sous les mêmes saules, déplaçait son sac, dinait et digérait ensuite son repas dans une sieste aussi ronflante que tranquille.

Vous devinez le stratagème.

Nous attendîmes que Michu fût endormi, et, avec des allures de Peaux-Rouges, coquinement, André glissa deux rossignols dans la poche droite de sa blouse, moi deux rossignols dans la poche gauche, et adieu, Michu ! Vous aurez bientôt de nos nouvelles, Michu ! Vous recevrez ce soir, ô Michu ! les compliments de M. le maire.

Le père Michu ne se servait jamais de ses poches ; nous connaissions aussi ce détail ; il trouvait plus commode de mettre son mouchoir dans sa blouse. Oh ! nous l'avions étudié, ce garde-champêtre rébarbatif, et nous étions sûrs qu'il rentrerait au village sans se douter qu'il portait sur lui quatre cadavres d'oiselets.

— Courons le dénoncer, maintenant, me dit André, avec une joie maligne.

En effet, nous calomniâmes le père Michu à la perfection. Dans une heure, le village tout entier savait que ce garde-champêtre modèle, si redoutable aux dénicheurs, était lui-même le plus acharné dénicheur du pays.

— Encore aujourd'hui, tenez, fouillez-le ; nous l'avons vu attraper quatre rossignols les tuer et les serrer avec soin dans sa poche. Le père Michu aime la bonne cuisine, et chez lui il fera fête ce soir.

Une accusation si précise fit une sensation énorme ; dans les rues, sur les places, dans les ateliers, on ne parlait que de ce délicat de Michu, qui bâfrait les petits oiseaux à la douzaine.

Mais le plus furieux, vous le comprenez, ce fut le citoyen maire. Ordre fut donné aux gendarmes de lui amener le garde-champêtre, dès son apparition dans le bourg.

Par malheur encore pour Michu, certaine profession de foi gourmande qu'il avait faite le jour de son installation remonta tout d'un coup à la mémoire du maire.

— Aimez-vous les oiseaux ? lui avait-il demandé.

Et il aurait osé répondre :

— Oui, à la broche, rôtis à point, bien bardés de bonne graisse.

Le père Michu revenait satisfait de sa journée, la conscience tranquille. Imaginez-vous quelle fut sa surprise de se voir entouré par la brigade et conduit devant le maire comme un criminel.

C'est ainsi que l'autorité procède quelquefois en province.

Le maire aussitôt commanda :

— Retournez vos poches, Michu !

Le garde-champêtre retourna celles de sa blouse : il en tomba les quatre rossignols !

L'accusation était vraie. Comme Lucullus, le préposé à la garde des champs aimait les choses fines.

— Vous êtes un mauvais Français, rugissait le maire ; vous dépeuplez les buissons et les bois, vous ruinez l'agriculture. Car, si vous supprimez les oiseaux, les chenilles vont pulluler, et les paysans...

Vous voyez d'ici revenir la thèse habituelle de l'honorable officier de l'état civil, qui en assourdit pendant deux heures le pauvre garde-champêtre.

Michu, qui ne comprenait rien d'abord à la situation, se défendit enfin avec les accents de la plus pure innocence.

Le maire répétait toujours :

— Oui, je le sais, que vous les aimez, les oiseaux, à la broche, rôtis à point...

Ce fut une discussion inextricable et innarrable. On ne finit point par s'entendre, mais par se fatiguer de crier, et peu s'en fallut que le garde-champêtre ne fût forcé de rendre son écharpe.

Conclusion :

Les petits ennemis sont quelquefois aussi dangereux que les grands.

Pour du remords, nous n'en eûmes que plus tard, et André fut même édifiant.

Quand Michu mourut, il me prit à part et me dit :

— On l'enterre demain ; je veux aller lui demander pardon sur sa tombe.

AUGUSTE SAULIÈRE.

Coumeint on einmodè lè frequentachons.

Quand lè dzouvenès dzeins sont dein l'adze iò coumeinçont à guegni onna grachàosa, cein lè tsandzè on bocon ; l'ont mè dè gout po sè revoudrè et po sè pegni ; font état d'avai mè d'écheint ; sont dzeinti et compliéseints avoué lè fràrès et lè pareints dè la pernetta que reluquont, et sè mettront à fû, soi-disant, po fèrè pliési à la galéza que lào fà borattà lo tieu ; assebin quand vont pè la vela ne manquant jamé d'apportà on cornet que baillont à catson, kà bin soveint, quand bin sont amoirào què dâi sorciers, ne volliont pas que sâi de.

Quand cein vint que y'a onna danse, lo chaland va queri sa mîa quand la musiqua fà lo tor dâo veladzo po rappertsi lè felhiès, et la miné pè lo bré tant qu'à la salla dè danse ein martseint à pas derrâi la musiqua. L'est adon que l'est fai et que sè redressè, nom de nom ! Entrè duè chàotâières lâi fà liairè dâi dévisès dè caramellès, kà lâi a dessus tot cein qu'on sè peinsè ; mâ on ne sâ pas assebin derè. Dè teimps z'a autro la minè bâirè on verro dè siro, s'arreindzè po allâ goutâ avoué, et la reinminé lo né après la derrâire danse. Malheur se on étrandzi dâo défrou à bin on autro valet essiyè dè la lâi socliâ po la raccom-

pagni ! Cein ne sè perdenè pas, et gâ la vouistâie.

Lè demèindze iò on ne dansè pas, on eimpartiâ dè la jeunesse sè rasseimbiè dévai lo né tsi cauquon à bin dézo on couvai dè remisa, et quie, quand lo luron a trovâ moian dè s'achetâ decoutè sa gaupa, po lâi poâi enfatâ lo cornet dézo sôn fâordâi, on coumeincè à racontâ dâi z'historès, à tsantâ dâi ballès tsansons, à fèrè à pigeon vôle, à bin à dévenâ oquiè et on s'ein baillè à recaffâ quand on farceu couienè on tâdié et que dit onna bouna gandoise ; et quand l'est lo momeint dè sè reduirè po cliâo fellietès, lè valets lè remiont à l'oto, ben-hirào que sont se lè sè laissent remolâ sein trào se défeindrè.

Quand la senanna est trào granta po la passâ sein sè vairè, on tatse d'avai onna coumèchon à fèrè : on va eimprontâ lo copa-râva, à bin lo lan po la buia, et on profitè dè djazâ on bocon, que cein fâ tam pliési s'on pào pi dévezâ dâo sélao et dè la louna, kâ poru que la pernetta sâi quie, l'est tot cein qu'ein faut, et on ne peinsè pas pi à cein qu'on dit. Dein lo teimps dâo tsenèvo à bin dâi cassâières dè coquies on vint per hazâ, et on s'offrè dè bailli on'coup dè man ein telieint on manâ à bin ein epeloutseint et ein gremailleint, et on a dè sta manière on estiusa po couennâ sein ein avai l'ai ; et quand on a dinsè prâo einradzi et qu'on vâi qu'on n'est pas tant mau reçu pè lè vilhio, on demandè l'eintrâie dè la maison, se la gaupa est d'accou, et on iadzo qu'on lâi pào allâ tambou battant, tot est de : lo resto va tot solet.

Se lè pères et lè mères manigansont leu mémo lè mariadzo, n'ia pas falta dè fèrè tot cé manèdzo et cein va bin dè pe rudo ; mâ se lo galé que dâi fèrè sè z'affèrès li mémo ne sâ pas s'ein ein preindrà et se n'a pas on tantinet dè boutafrou, l'est vito pliantâ quie, coumeint cein est arrevâ à n'on coo que vo contèri l'affèrè deçando que vint.

A propos d'un cheveu.

Lors de son dernier voyage en Angleterre, la reine de Roumanie, qui ne dédaigne pas, en ses instants de loisir, de cultiver l'art de la broderie, a eu la fantaisie bien naturelle de visiter une fabrique d'aiguilles. A la demande d'un ouvrier, elle n'avait pas hésité à s'arracher un cheveu qui lui était rendu, au bout de quelques instants, percé et traversé par un fil de soie. Ce fait, qui peut paraître invraisemblable, s'explique parfaitement quand on considère les merveilleux progrès qui se sont accomplis dans la fabrication des instruments de précision, et tout particulièrement des machines à diviser, au moyen desquelles on est arrivé à de véritables prodiges de division qui déroutent l'imagination.

Déjà, en 1851, un fabricant d'instruments de précision, dont les machines à diviser sont employées dans le monde entier, Mon-

sieur Dumoulin-Clément, de Paris, avait exposé à Londres, et offert à la reine d'Angleterre, un petit morceau de cristal sur lequel l'Oraison dominicale entière était gravée dans un cercle ayant moins d'un millimètre de diamètre.

Aujourd'hui, on divise couramment un millimètre en deux mille parties. Un des résultats les plus étonnants en cette matière a été obtenu par un Américain, qui est parvenu à tracer sur une plaque de métal quarante mille traits de quatre centimètres de long et distants les uns des autres de $\frac{1}{600}$ de millimètre. L'écartement de ces traits est absolument et mathématiquement constant.

Revenons au cheveu. — Voici comment on a procédé dernièrement pour mesurer le diamètre d'un cheveu de Sarah Bernhardt. Cette précieuse dépouille a été placée par M. Dumoulin au centre d'une plaque de verre sur laquelle un millimètre a été divisé en cent parties égales. Examiné au microscope, l'épaisseur du cheveu couvre environ six divisions, c'est-à-dire six centièmes de millimètre.

En disposant et en assujettissant convenablement ce cheveu, on pourrait donc, au moyen de la lame de diamant qui trace des deux millièmes de millimètre sur une plaque de verre, le découper en cent vingt tranches.

Il n'y a dès lors rien d'étonnant à ce qu'un ouvrier anglais ait pu, au moyen d'une aiguille excessivement fine, enfiler un fil de soie dans un cheveu de la reine de Roumanie.

L'habit d'arlequin. — L'époque du carnaval approchant, il n'est pas sans à propos d'indiquer, d'après un vieil auteur, l'origine de l'habit d'arlequin, qui figure dans presque toutes les mascarades.

A Bergame, petite ville d'Italie, vivait un enfant pauvre, intelligent et studieux, nommé Arlequin. Il était aimé de tous ses petits camarades d'école ; et comme la coutume était de donner aux enfants un habit neuf le jour du carnaval, chaque bambin parlait de son costume bien avant fête, en vantait les couleurs et la beauté.

— Et toi, Arlequin, s'écria l'un d'eux, as-tu choisi le tien ?

— Hélas non, leur dit-il, mes parents sont trop pauvres, ils ne peuvent rien me donner.

— Qu'à cela ne tienne, tu en auras un dès demain.

Et chacun d'apporter, le jour suivant, un morceau de drap et de présenter son offrande. Mais quelle bigarrure dans ces dons ! Ils en furent tous confus, tellement les couleurs en étaient disparates.

— J'en ferai un costume quand même, dit Arlequin ; à mardi prochain, mes amis !

Ce jour-là, l'enfant paraît en habit étrangement bariolé : le rouge, le noir, le jaune et le vert tranchaient sur tout le corps.

Le visage couvert d'un masque noir, et armé d'un sabre de bois, il parcourt